

La parole et le silence

Entre “ le cours magistral ” et “ les méthodes actives ” - qu'on oppose si souvent de manière polémique - y a-t-il véritablement un fossé ? Faut-il choisir son camp et renoncer, par exemple, au plaisir de raconter pour mettre systématiquement les élèves en activité ? Et si les choses étaient, tout à la fois, plus simples et plus complexes ?

Il n'y a pas si longtemps que cela, les élèves des Écoles normales se gaussaient volontiers de “ ces professeurs prétentieux qui font de savants discours pour expliquer qu'il n'en faut point faire ”. Il n'est pas certain que les choses aient, d'ailleurs, beaucoup changé : le modèle transmissif du cours dialogué ou de la conférence débat reste, en effet, très largement dominant dans une formation qui se revendique, par ailleurs, du “ constructivisme ”, qui explique que “ les sujets doivent construire eux-mêmes leur propre savoir ”, que le “ conflit socio-cognitif et l'interaction entre pairs sont les clés du développement ”. Dans les classes elles-mêmes, il n'est pas certain que “ le cours magistral ” ait vraiment reculé au profit de formes plus individualisées de travail, de l'expérimentation ou de la recherche documentaire... Tout se passe comme si, en effet, la parole de l'enseignant était, tout à la fois et simultanément, suspectée et célébrée, objet de toutes les méfiances et de tous les égards.

La parole du maître contestée

Du côté de la méfiance, on trouve, bien sûr, les promoteurs des “ méthodes actives ” qui, comme Roger Cousinet, affirment qu’ “ il faut que le maître s'arrête d'enseigner pour que l'élève commence à apprendre ”. Ces derniers ont bénéficié du précieux renfort des spécialistes de psychologie cognitive qui, dans la mouvance de Jean Piaget, insistent sur l'activité cognitive et montrent que celle-ci ne peut se réduire à la simple “ réception ” d'un discours, aussi bien informé et élaboré soit-il. Il faut, pour qu'il progresse, qu'un sujet s'approprie des connaissances nouvelles en les mettant en relation avec ses représentations antérieures, en manipulant mentalement les unes et les autres pour permettre la construction de schèmes de pensée nouveaux, qui sont toujours aussi, et indissociablement, des schèmes d'action : le sujet ne s'approprie que “ ce qu'il agit ”. Dans ces conditions, la parole de l'enseignant n'est pas en elle-même ce qui est transmis, ni même ce qui transmet. Ce qui transmet, ce sont les situations et les matériaux, les contraintes et les ressources que l'enseignant organise autour de l'élève.

La parole du maître célébrée

Du côté de la célébration du cours magistral, on trouve les habituels défenseurs de “ la culture ” qui récusent “ le bricolage spontanéiste ” et affirment l’importance de la rencontre avec “ une parole authentique ” dans la transmission. Pour eux, il existe bien une irréductibilité du savoir du maître à tous les dispositifs didactiques : le savoir ne peut se transmettre qu’en s’incarnant dans un individu qui le porte, qui vit du rapport presque charnel qu’il entretient avec lui et qui s’exprime aussi bien par la rigueur de l’argumentation que par un timbre de voix inimitable, une manière d’être qui est, en soi, un appel à l’intelligence de l’autre. Sans cela, on peut programmer toutes les situations-problèmes qu’on veut... en vain. Pour que l’enfant désire apprendre, il faut qu’un adulte lui donne à désirer dans une aventure érotique où la parole est absolument centrale.

Sortir de la guerre de religion

Mais cette opposition, pour aussi populaire qu’elle soit, n’est, en réalité, ni très nouvelle ni très féconde. Elle peut être comprise, en effet, comme une déclinaison de l’opposition traditionnelle entre la tradition catholique (où la parole du clerc fait seule autorité en vertu d’un pouvoir sacramentel) et la tradition protestante (où le recours direct au texte, la confrontation des sources et le libre-examen sont consubstantiels de la recherche de la vérité). Il n’est qu’à voir le statut respectif des “ cours ” et de la “ recherche documentaire ” dans les universités à tradition catholique (dont la nôtre) et celles à tradition protestante (comme dans les pays anglo-saxons par exemple) pour mesurer à quel point nous sommes là dans un clivage véritablement historique. Pour autant, il n’est pas certain qu’il faille faire de ce clivage une guerre de religion : d’une part, parce que la parole magistrale reste, quoi qu’en dise ses plus ardents détracteurs, une dimension fondamentale de l’identité professionnelle enseignante : l’enseignant se définit, à bien des égards, comme celui qui trouve de la jouissance à transmettre son savoir par une parole vivante. D’autre part, parce que la parole se distingue du délire dans la mesure où, précisément, elle s’adresse à quelqu’un et produit, en lui, un effet, le déstabilise, le met en position de s’interroger, bref d’être intellectuellement actif.

Ce que parler veut dire

Il faut donc sortir de l’opposition entre le “ maître clerc ” et le “ maître ressources ”, celui qui parle sans transmettre et celui qui prétend transmettre sans parler. Il faut affirmer que, précisément, la complexité du métier d’enseignant tient à ce qu’il sait parler et qu’il sait aussi se taire. Il sait parler pour dire “ ce qui fait loi ” : les interdits fondamentaux (interdit de l’inceste, interdit de la violence, interdit de nuire), les exigences fondatrices (exigences de précision, de justesse, de rigueur, de vérité), les consignes instituant (ce qui structure l’espace et le temps de la classe, définit les places et évite le chaos, organise le travail et permet de se mettre en projet). Il sait se taire aussi pour laisser l’élève penser : mémoriser et manipuler mentalement une définition, reformuler une explication, chercher un nouvel exemple ou une objection, échanger son point de vue avec autrui, lire, tout simplement, ou s’entraîner à faire, seul ou avec d’autres ce qui permettra vraiment de comprendre.

L'enseignant est donc, tout à la fois, le contraire d'un " bavard ", qui occupe le temps par son verbiage, et d'un " taiseux ", qui se réfugie systématiquement dans le silence pour mieux " respecter " ses élèves. L'enseignant est un professionnel de la véritable parole, habitée, organisée, ferme et rythmée. Rien n'est plus ravageur pour lui que la parole approximative : c'est de la fausse monnaie que les élèves reconnaissent tout de suite. Qu'il s'époumone, par exemple, à dire ; " Taisez-vous ! ", quinze dans l'heure, sans attendre que les élèves se taisent pour continuer sa leçon... et il scie la branche sur laquelle il est assis. Il discrédite sa propre parole. Comme quand il donne des " consignes flottantes ", demandant à ses élèves de prendre un livre ou un cahier sans s'assurer qu'il est bien obéi. Ou, encore, quand il demande le silence et le rompt le premier de manière intempestive !...

" Que ton oui soit oui, que ton non soit non ! " Que ta parole soit ferme sur ce qui structure la classe et permet la transmission. Qu'elle sache s'interrompre pour permettre à l'élève de rentrer en lui, d'apprendre à " penser par lui-même " et, donc, à " penser " tout court.

Philippe Meirieu

(pour un approfondissement de ces thèmes, voir son ouvrage : *Faire l'École, faire la classe*, ESF éditeur, Paris, 2004).